

La maison F.-X. Garneau

Suzanne Dupuis

Numéro 51, automne 1991

Les intérieurs d'époque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17735ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, S. (1991). La maison F.-X. Garneau. *Continuité*, (51), 29–32.



Dessin: Manon Fortin.

DOSSIER

LA MAISON F.-X.-GARNEAU

*Certaines maisons
seraient-elles bénies des dieux?
Nul ne peut en douter après
avoir visité cette belle demeure
qui, en dépit des modes,
a gardé son âme du XIX^e siècle.*

par Suzanne Dupuis

Sans la plaque commémorative apposée sur la façade de la maison sise à l'angle des rues Saint-Flavien et Couillard, dans le Vieux-Québec, il est probable que cette belle construction néo-classique échapperait à l'attention du passant. L'organisation symétrique de sa façade lui donne la discrétion et le charme tant recherchés par la bourgeoisie du siècle dernier.

À défaut de provoquer des cris d'admiration, cette maison s'impose avec une belle assurance tranquille, harmonieuse et sobre à la fois. Le pouvoir d'attraction qu'elle exerce ne vient pas uniquement du fait qu'elle est l'œuvre d'un grand architecte, Joseph-Ferdinand Peachy (1862), ou qu'elle a abrité un homme célèbre, François-Xavier Garneau (de 1864 à 1866). C'est surtout l'impression générale d'authenticité qui s'en dégage qui sollicite notre attention, et cela dès la première exploration de la façade et de l'entrée. Cette impression est confortée lors d'une visite plus poussée.

Tous les amoureux de maisons anciennes savent l'impatience éprouvée devant une maison que l'on sait «ouverte pour une visite de l'intérieur». Le propriétaire, monsieur Claude Doiron, nous a gracieusement ouvert sa porte; il le fait d'ailleurs à d'autres moments, sur réservation. Les chercheurs, les historiens, les amateurs de livres rares ou de chansons



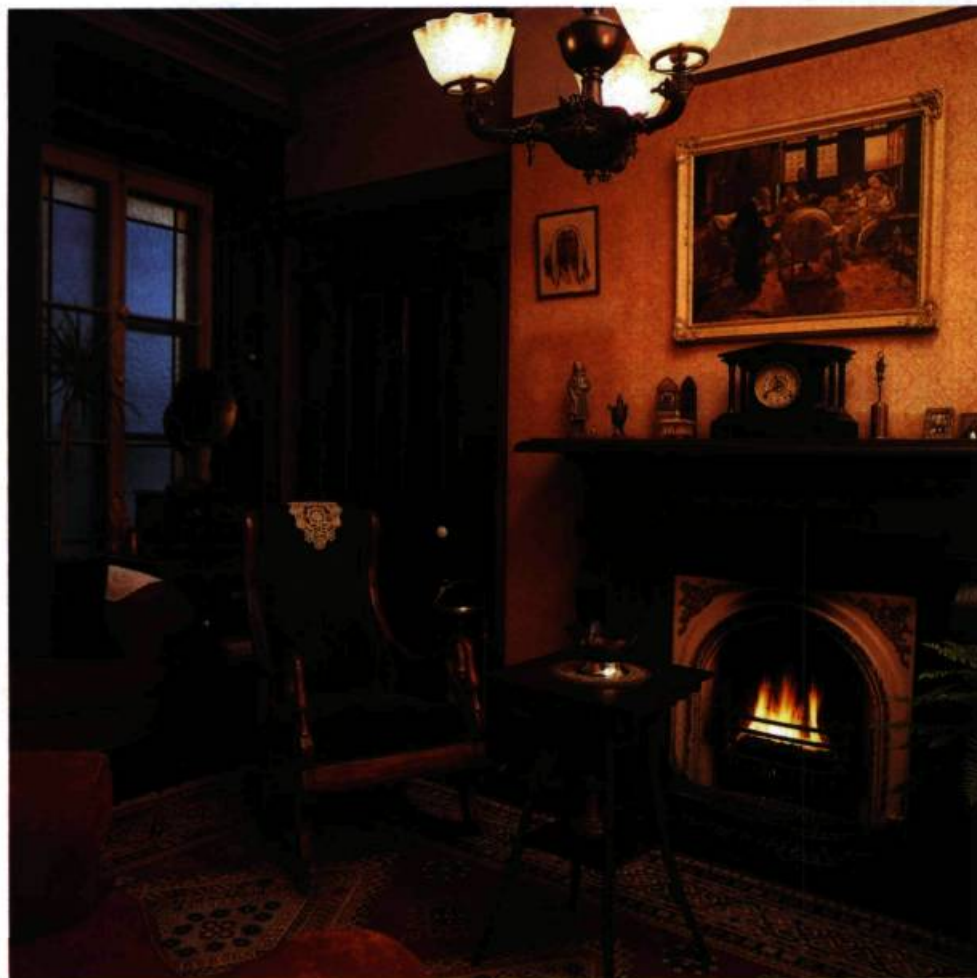
anciennes peuvent bénéficier des collections que le propriétaire précédent, monsieur Boris Maltais, a amassées au fil des ans. Monsieur Maltais, décédé voici quelques années, a laissé au propriétaire actuel une foule d'objets, de meubles et de tableaux qui ne manquent pas d'intérêt. C'est une collection qui étonne par sa diversité. Cela va de la dent de mammoth au prie-Dieu de sir Étienne-Paschal Taché. Grâce à la disposition soignée des choses, tout s'intègre bien et on évite le piège de la maison-musée. C'est au contraire une maison qui respire la vie.

Avec ses collections de livres rares, la bibliothèque, au premier étage, est dédiée à la recherche et à l'histoire. Photo: Paul Laliberté, Université Laval.

L'ORGANISATION INTÉRIEURE

Curieusement, on entre dans cette maison en éprouant un sentiment d'appartenance à la fois au siècle dernier et à celui dans lequel nous vivons. Le *cocooning* que l'on préconise aujourd'hui ne fait que reprendre les règles d'alors, c'est-à-dire recherche de chaleur, de confort, d'ambiance. Si les moyens diffèrent, l'attrait des matériaux «nobles» demeure. On peut remplacer l'éclairage au gaz par l'halogène, les bois fruitiers par le granit, mais les effets recherchés sont les mêmes. À cause de cela, la maison Garneau reste agréable à habiter telle qu'elle est.

Le confort douillet du boudoir, au rez-de-chaussée. Photo: Paul Laliberté, Université Laval.



Face à la bibliothèque, la salle de musique est garnie de l'ancien mobilier de salon de la famille Patry, qui a habité la maison de 1916 à 1988. Photo: Paul Laliberté, Université Laval.

En 1862, une résidence de cette importance avec ses quatre niveaux devait comprendre un espace pour les domestiques. Parfois on leur réservait la partie arrière de la maison, côté cour, comme on peut encore le voir au numéro 7 de la rue Couillard (Georges-Émile Tanguay, architecte, 1886), mais le plus souvent les cuisines étaient logées au sous-sol. L'influence anglaise et les exigences de la trame urbaine dictaient cette option. La maison Garneau suit la règle.

Le traitement de l'espace intérieur est à la fois simple et complexe. Un plan au sol indique que la construction épouse la forme irrégulière du terrain¹, soit à peu près celle d'un trapèze. Rien n'y paraît cependant à l'intérieur car l'architecte Peachy a dessiné des pièces rectangulaires, comme le veut la tradition classique, et installé des placards dans l'excédent. Pour donner un air de monumentalité à un espace relativement restreint, Peachy a conçu un escalier central à paliers qui relie sans interruption les quatre étages.



Le hall d'entrée vu du boudoir. On aperçoit tout au fond la salle à manger. Photo: Paul Laliberté, Université Laval.

Bien que peu volumineux, cet escalier fait de bois de cerisier assure la noblesse des lieux. Ici, pas de surcharge de décor mais une recherche de formes harmonieuses.

Traditionnellement, un escalier de ce type appelait, à droite et à gauche, des pièces vastes et doubles. Ici, à cause du peu de profondeur, l'architecte a dû se contenter d'une seule pièce de chaque côté, scénario qui sera repris sur chacun des étages. Ces pièces gagnent en luminosité, se trouvant éclairées par l'avant et par l'arrière, tout au moins dans la partie droite. De ce fait, les pièces supportent assez bien le décor un peu sombre qu'on y trouve.

Le caractère de chaque pièce vient de l'accumulation de détails qu'il serait difficile d'énumérer ici. Disons simplement que cette demeure a dû être bénie des dieux pour échapper aux modes successives dont bien peu toléraient les choses dites «inutiles». Fort heureusement, le ministère des Affaires culturelles en a reconnu la valeur et voit à sa protection.

LA CUISINE

L'escalier du sous-sol prend naissance sous l'escalier central, dans le vestibule. Accès discret comme il se doit dans le domaine des domestiques. La cuisine qu'on y trouve est basse et donne

l'impression que les choses n'ont pas beaucoup changé avec le temps. Bien sûr, on y note quelques ajouts indispensables et pratiques, mais rien d'artificiel. Un magnifique poêle des forges du Saint-Maurice trône devant unâtre vaste qui servait jadis à la cuisson des aliments. Une armoire à conserves est encastrée dans la paroi et une série de petites sonnettes sont sagement alignées sur le mur. Elles servaient autrefois à appeler les domestiques aux étages. On se croirait dans un épisode de la série télévisée *Maîtres et Valets*. Muettes, elles nous laissent également sans voix devant le fait qu'elles se trouvent encore là.

La cuisine n'occupe que la moitié de la surface totale. Le reste se partage entre une toilette, un garde-manger et une pièce qui tour à tour a rempli les fonctions de chambre de bonne, de chaufferie et maintenant de salle commune. Il n'est pas dans les habitudes de la maison de prendre les repas dans cette pièce mais elle est assez vaste et éclairée pour le permettre. Il me semble que des toasts dorées cuites sur un feu de bois, un petit matin d'hiver... Enfin, laissons-nous plutôt servir un dîner grand style dans la salle à manger du rez-de-chaussée.

La cuisine n'aurait pas pu rester opérationnelle sans le monte-plat. Quel amusement de le voir s'élever et s'arrêter ensuite dans une jolie armoire de la salle à manger. Avec ce système, finis les odeurs de cuisson, le cliquetis des chaudrons, les conversations interrompues par le service. Mais est-ce encore pratique? Il semble que oui. C'est une question d'organisation.

LA SALLE À MANGER

La table de la salle à manger est placée au centre de la pièce sous un magnifique lustre dont l'ornementation reprend, sur deux faces, la tête de Benjamin Franklin. Autrefois alimenté au gaz, il a été électrifié sans perdre le reflet chatoyant que donnent les abat-jour de verre rose.

La maison possède quatre foyers à charbon qui ont la particularité d'être pourvus d'inscriptions. Celui de la salle à manger dit: «Le dîner d'un ami est bientôt prêt». On ignore l'auteur de ces épigraphes. Et si c'était Garneau? Ou Napoléon Legendre, un ami de la grande Albani, qui a été propriétaire de la maison dans les années 1870? Ou Ernest Gagnon ou M^{re} Maurice Roy, qui y serait né? La recherche est à faire.

Le papier peint date de plusieurs années; la couleur un peu passée ne fait qu'ajouter au charme de la pièce. On y

trouve une belle armoire en provenance du presbytère de Deschambault, un buffet de la collection Maltais, un petit secrétaire, quelques tableaux. L'armoire, de même que la pendule et les deux candélabres posés sur la cheminée, fait partie des objets qu'a laissés la famille Patry, qui a longtemps habité la maison. Au fond on aperçoit un grand placard, élément inhabituel dans une salle à manger. Le plus curieux est cette empreinte de forme bizarre qui marque le plancher du placard, une usure faite par le frottement continu d'un objet non identifié. Le mystère reste entier.

LE SALON

Pour passer d'une pièce à l'autre, il faut toujours revenir vers l'escalier central. Ce va-et-vient n'a rien de désagréable: il permet de l'admirer à nouveau. Les murs tapissés qui l'enveloppent créent une ambiance feutrée. Monsieur Doiron a osé choisir un papier peint assez foncé — un semis de fleurs sur fond bleu nuit — comme celui qu'il avait trouvé en place lors d'une investigation minutieuse. L'effet est des plus heureux. Un beau miroir de style Tudor accroche la lumière.

Le salon ou boudoir se fait invitant par son décor mais surtout par l'inscription de la cheminée qui dit: «Le foyer aux amis». Il ne reste plus alors qu'à se prélasser dans une berceuse à col de cygne ou sur un divan confortable, tout en admirant une belle aquarelle illustrant *Champlain arrivant à Québec* ou encore un superbe miroir XIX^e siècle fait de cuir détrempé que l'on doit à la grand-mère de M^{lle} Patry. Le boudoir ne nous obligeant aucunement à boudier le reste de la maison, passons à l'étage où nous attendent dans la bibliothèque, les nombreux livres rares et dans la salle de musique, les collections de disques.

LES ÉTAGES

Cette volonté de réserver un étage aux «nourritures de l'esprit» est le choix du propriétaire actuel. À défaut d'avoir pu regarder à fond les collections, il m'a semblé déceler dans ces lieux une atmosphère quasi religieuse, pas du tout austère, mais plutôt une sérénité sûrement bien appréciée des chercheurs qui vont à l'occasion consulter les documents.

Dans la bibliothèque, on peut lire sur le manteau de la cheminée: «Heureux qui connaît son bonheur». M^{lle} Patry y avait installé sa chambre à coucher. Pour le côté pratique de l'emplacement? Probablement. La salle de musique, qui fait face à la bibliothèque, en a les mêmes propriétés. L'inscription du foyer nous

Jusque sous les combles, où sont aménagées deux petites chambres, le charme de la maison Garneau ne se dément jamais. Photo: Paul Laliberté, Université Laval.



informe que «Petit feu qui chauffe vaut mieux que grand feu qui brûle». Sur le palier une antique horloge de parquet, telle une sentinelle endormie, oublie de marquer les heures. Elle appartenait à la famille Patry, tout comme la chaise d'appoint placée à ses côtés, elle-même assortie à l'ancien mobilier de salon qui garnit à présent la salle de musique.

L'emplacement de la nursery, au deuxième étage, s'impose avec certitude bien qu'elle ait maintenant d'autres fonctions. Composée de deux petites pièces communicantes, elle fait face à la chambre principale. Le cabinet de toilette d'origine est resté en place; minuscule, il donne sur le palier. Aujourd'hui les deux pièces de la nursery ont été converties, la première en salle de bains spacieuse, l'autre en bureau de travail qui sert aussi de salle d'exposition pour les collections de la maison. À peine a-t-on le temps de reprendre son souffle devant tant de choses que l'escalier nous sollicite à nouveau. Cette fois pour nous amener sous les combles.

SOUS LES COMBLES

Ce mot à lui seul fait rêver, mais quand il vient en plus coiffer des lieux aussi charmants que les deux petites chambres qu'on y trouve, alors là on peut à loisir s'imaginer l'inimaginable. À quelques occasions, monsieur Doiron les a gracieusement mises à la disposition de chercheurs étrangers de passage à Québec. Peut-on concevoir quelles belles impressions ces gens-là ont dû rapporter dans leurs bagages? L'hospitalité de notre hôte est à la hauteur de la grande maison qu'il habite.

Le temps de jeter un coup d'œil par une minuscule fenêtre et de s'offrir une vue plongeante sur la rue Saint-Flavien, puis nous poursuivons notre ascension jusqu'à la terrasse installée sur le toit. C'est depuis cet endroit que nous prendrons congé à regret de cette belle demeure. La terrasse, ou «promenade de veuve²», a été construite en même temps que la maison. L'été, elle est aménagée en jardinet avec arbustes et plantes. Le maître de la maison y retrouve sa chaise longue

et le chat sa litière. Il y a des balcons de ville bien agréables!

UN PEU D'HISTOIRE

On l'appelle généralement «la maison Garneau». Officiellement, elle est connue sous le nom de maison Hamel, du nom d'Abraham Hamel qui acheta le terrain en 1862 et qui la fit construire. Pourquoi retient-on le nom d'un propriétaire plutôt qu'un autre? Le choix n'est pas toujours explicite. Ici, c'est évidemment à cause de la notoriété de Garneau. Après avoir visité les lieux, on serait tenté de dire «la maison Patry». Car si Garneau l'a habitée deux ans, les membres de la famille Patry, par contre, y ont vécu pendant soixante-douze ans, soit de 1916 à 1988.

Il semble que M^{lle} Patry, qui hérita de la maison paternelle en 1947, ait été une personne cultivée. Elle a laissé un journal qui témoigne de ses activités quotidiennes et montre son intérêt pour les questions religieuses. Elle avait fait des études en théologie. Elle a vécu seule dans cette grande maison jusqu'à sa perte d'autonomie en 1988. Elle est décédée il y a quelques mois seulement.

Il est étonnant qu'une personne aussi discrète et effacée ait su sinon donner une âme à la maison, du moins conserver celle qu'elle y avait trouvée. À cet égard, on doit beaucoup aux propriétaires qui lui ont succédé et qui font en sorte que le cœur de cette maison continue de battre. Plusieurs autres maisons de Québec mériteraient le même traitement, comme en fait état une étude récente commandée par la Ville. Il nous tarde de voir ouvertes au public certaines belles demeures québécoises.

1. Il faisait autrefois partie du cimetière des «Picotés», où l'on ensevelissait les pauvres et les victimes de la variole.

2. Endroit aménagé sur le toit pour permettre aux dames de qualité de prendre l'air sans fréquenter la rue. Jadis, les femmes des marins s'y postaient pour surveiller les bateaux rentrant au port.

Suzanne Dupuis est historienne de l'art.